



La chronique de Bernard Frank

La mélancolie de Soljenitsyne

I.- Les fanfarons de la besogne

Il y a à peu près une vingtaine de livres sur lesquels j'aimerais attirer votre attention avant de partir en vacances, c'est-à-dire, corriger quatre cents pages d'épreuves qui traînent sur mon bureau depuis des mois et trouver le temps de préfacier le beau livre de photos de Gérard Rondeau sur Strasbourg. C'est un sentiment agréable d'avoir trop de travail devant soi, presque scandaleux de nos jours, et je comprends qu'un gouvernement moral comme celui que nous avons pénalisé avec vigueur les fanfarons de la besogne par des taxes diverses.

Il semble qu'il ne puisse rien vous arriver de fâcheux quand la machine est si demandée. Et je ne connais que ces immenses plages de paresse que j'ai si longtemps pratiquées dans des maisons amicales où les vraies occupations de la bête étaient la lecture, de bons repas simples et bien arrosés, et, le soir, taper le carton ou écouter de la musique, pour susciter des plaisirs comparables. Dans les deux cas, il s'agit d'éviter les corvées de l'existence. Qui n'a pas connu le plaisir qu'il y a à ne pas payer d'impôts, à ne pas être inscrit à la Sécurité sociale sans pour autant mourir de faim ou être plus malade qu'un autre ne sait pas ce qu'était la douceur de vivre en France, il n'y a pas si longtemps. Mais ces maisons à l'écart ont un peu disparu. Ne rêvons pas, voici les livres en question.

1) « Rue Laszlo Rajk ». Une tragédie hongroise par Roger Stéphane (éditions Odile Jacob, 90 F). Un procès stalinien dans une « démocratie » de l'Est en 1949. On lit ça comme on irait voir un vieux film de jeunesse. Et si l'on est jeune, dans l'espoir de comprendre un peu mieux ces folies rouges. On lit « Rue Laszlo Rajk » comme un thriller des années 50 qui se rejouerait dans une salle spécialisée. Même impression de noir et blanc, que l'on va prendre du bon temps avec l'horreur. Dans la série « les Mésaventures du communisme », Rajk est un épisode apprécié des amateurs. D'une façon

générale, la série hongroise, avec ses deux temps forts en 1949 et en 1956, mérite un détour. Le montage de Roger Stéphane, s'il nous laisse sur notre faim, ce qui n'est pas plus mal en politique, est une réussite. Ce qu'il y a de plus vivant dans ce récit, nous aurions pu le lire ailleurs. Le témoignage de Vincent Savarius, abondamment cité, se trouvait dans son livre, « Volontaires pour l'échafaud » (Julliard, col. « les Lettres nouvelles »). Mais ce livre datait de 1963, autant dire qu'il était oublié. Et introuvable. Roger Stéphane n'en a peut-être ni l'envie ni la possibilité, mais, au lieu de se quereller avec Bernard-Henri Lévy sur des questions qui mettent en valeur leur différence d'âge, il ferait mieux de raconter sans prétention, comme il sait le faire à la télévision, l'Europe de l'Est de 1945 à nos jours. Ça serait passionnant et combien éducatif.

2) Vercors, qui vient de mourir dans sa quatre-vingt-dixième année, était en train de préparer la réédition revue et corrigée de l'ouvrage qui lui avait demandé le plus de travail et dont il espérait bien qu'avec « le Silence de la mer », une curiosité, une référence indispensable, il allait lui permettre d'affronter sans trop d'angoisse et avec le minimum de bagages le silence des siècles. Ce livre s'appelle « Je cuisine comme un chef sans y connaître rien » (Christian Bourgois, 130 F). Il avait paru pour la première fois en 1976. Lors d'une prochaine réédition, je serais partisan de trouver un titre moins « moustaches françaises et vieux bistrot de la Villette ». La couverture, où l'on voit Vercors présenter un caneton à la rouennaise, ne m'a pas semblé plus heureuse que le titre. Sa couleur verdâtre n'excite guère nos papilles et aurait mieux convenu pour la présentation d'un film d'épouvante. Quand on a feuilleté les cent mille livres de recettes des grands chefs qui paraissent chaque année chez nos éditeurs, hormis la cuisine, le vin et les prix littéraires, pour eux il n'y a plus de littérature possible, on est presque surpris de la solidité du livre de Vercors. (Vercors ou Jean Bruller. Il n'est pas nécessaire de mettre les deux noms sur une couverture déjà surchargée.)

Dans sa postface, Vercors remarque que, pendant les deux années qu'il a consacrées à la préparation de son livre, il a négligé quelque peu la littérature, et personne, ajoute-t-il, ne s'en est aperçu. Il ne regrette rien. Aucun de ses autres ouvrages ne lui aura valu de ses lecteurs des marques aussi grandes de gratitude. Il s'est donné du mal pour écrire ses recettes. Et nous devons nous en donner aussi. Car ces recettes « ne sont pas faciles du tout ». L'inspiration n'est qu'une plaisanterie. Comme disait Sartre, il n'y a pas de « forts » en version, il n'y a que des forts en thème. Il faut donc, après l'avoir lue avec soin, garder toujours la recette sous les yeux. La cuisine est un art de préparation et d'exécution.

II.- Sartre l'aurait aimée

Ce sont les Brossard, mes libraires à Choisy, qui m'ont offert...

3) « L'Album Jean-Paul Sartre ». Ils croyaient que je l'avais déjà. Non, les Gallimard ne lâchent pas leurs « Pléiade » comme ça. Le plus généreux, ç'aurait été Philippe Sollers. Il me les aurait volontiers donnés tous. Il m'y aurait mis, même. Robert Gallimard, à force de s'en occuper, il finit par y croire. Et que c'est sacré. La plaque de grand officier de la Maison de la Rue-Sébastien-Bottin. Il est bien, cet album, tâchez de vous le procurer. Trois « Pléiade » y suffisent. Mais il doit y avoir des moyens moins onéreux. A part « Bouquins », je n'en connais pas de plus agréables. Après sa mort, il n'aura donc fallu à Sartre que onze ans pour être mis en Album. Le guide qui a choisi les photos et qui nous fait visiter le petit musée, c'est Annie Cohen-Solal. Elle est épatante de justesse et de rapidité. Elle sait être à l'intérieur et à l'extérieur de Sartre. Comme si elle avait lu le livre qu'elle avait écrit sur lui, et avait su et l'oublier et s'en souvenir. Elle semble justifier le mot de Sartre que l'on entre dans un mort illustre, quand il s'agit de Flaubert, comme dans un moulin. Mais Sartre a eu des difficultés à la sortie. Pas Annie Cohen-Solal. Il l'aurait beaucoup

97 m al au 3 1/11/67 91